

CHAPITRE II

Ils arrivent de l'est !

C'est d'abord comme une vibration, un bourdonnement lointain, profond, assourdi : un bruit que nul, parmi ceux qui l'ont entendu à l'époque, où que ce soit en France, n'a jamais pu oublier.

Instinctivement, chacun lève la tête : ils sont là, innombrables petits points noirs ou brillants, très haut dans le ciel. Jacques Leroux et son camarade, que les avions passionnent, remarquent leur formation en "box", c'est-à-dire en "boîte", en cube, par "couches" superposées. Gérard Talon tente de les compter : il y en a environ une centaine, qui arrivent par vagues de douze et survolent Tournan. Il identifie des B-24, que l'on appelle *Liberators*, reconnaissables à leur dérives de queue arrondies, tandis que d'autres témoins emploieront le nom générique de "forteresses volantes", pourtant réservé aux B-17.

Curieusement, ils arrivent du nord-est, contrairement à ce qui se passe d'habitude. Cette particularité, qui frappe les Tournanais, est confirmée par des témoignages qui s'étirent sur une ligne géographique précise : à Fontenay-Trésigny, Maurice Lobjoie, 14 ans, qui assiste, avec tous les jeunes du pays, à la traditionnelle "Fête du Lavoir", voit bien les bombardiers se diriger vers Tournan ; mais il pense que leur objectif est la gare de Vaires. A La Houssaye, Marie-Antoinette Vinot, qui cueille des légumes dans son jardin, fait la même remarque, qu'effectuent aussi des promeneurs, entre La Route et Villeneuve-Saint-Denis. En fait, il semble bien ressortir de certains témoignages que ces avions aient déjà fait un premier passage, quelques instants auparavant, dans le sens "habituel", venant de l'ouest pour se diriger vers l'est, n'alertant à peu près personne : nous l'avons dit, ces vols de bombardiers sont fréquents, et les Tournanais y sont habitués. Mais, cette fois-ci, ils auraient fait demi-tour un peu plus loin, pour aborder notre ville selon un axe qui, nous le verrons, ne doit rien au hasard !

Ce sont les mamans qui réagissent les premières. En quelques instants, tous les enfants qui jouent dans la rue sont rappelés

... Des Liberators, reconnaissables à leurs dérives de queue arrondies... Ici, B-24 traversant un barrage de DCA (doc. US Air Force).





Guy Bader, (à gauche) et, dans les bras de sa maman, la petite sœur qu'il a tant attendue, Nicole.

et, sans enthousiasme, se mettent à l'abri dans les maisons. François Marchal obéit sans délai à l'injonction maternelle. Impasse du Moulin, la petite bande dont fait partie Gérard Durand s'égaille, chacun rejoignant en hâte son foyer. Mme Durand, qui, dans son atelier situé à l'arrière de sa maison, effectue un essayage sur une cliente venue à vélo des Chapelles-Bourbon, va chercher son petit-fils dans la rue, avant de retourner à son travail. A peine a-t-elle retrouvé sa cliente que Gérard ressort "pour regarder les avions"; c'est ainsi qu'il peut voir que l'escadrille, en formation serrée, amorce un grand tournant vers la gauche, en direction de la Ferté-Gaucher, pour revenir aussitôt. "C'était comme s'ils cherchaient leur cible", dit-il aujourd'hui. Mais sa grand-mère revient et, énergiquement, le fait entrer à nouveau dans la première pièce de la maison; derrière lui, cette fois, elle ferme la porte à clef.

Guy Bader, pour sa part, est déjà rentré chez lui depuis quelques minutes. Ce soir, en effet, ce sera la fête à la maison! On célèbre le premier anniversaire de sa petite sœur Nicole, dont il a tant souhaité la naissance, et Mme Bader est déjà dans sa cuisine et s'affaire à préparer le gâteau, sur lequel la petite fille soufflera tout à l'heure sa première bougie! A aucun prix, Guy ne veut manquer cela; il a rejoint sa maman, et observe chacun de ses gestes, dans la cuisine où Nicole se trouve aussi, fièrement assise dans sa chaise de bébé. Quant à M. Bader, dès qu'il a entendu les moteurs, il s'est rendu à sa grange, un peu plus bas dans l'impasse du Moulin, d'où il observe le ciel à la jumelle.

A Saint-Vincent-de-Paul, la classe studieuse où se trouve James Naudé, qui a alors 13 ans, se prépare à fermer ses cahiers et à sortir dans la cour pour la récréation de 19 h, quand M. Sèle, le directeur, fait irruption: "Il va y avoir un

bombardement. Ouvrez toutes les fenêtres et les portes, et couchez-vous sous vos tables!" crie-t-il aux enfants stupéfaits.

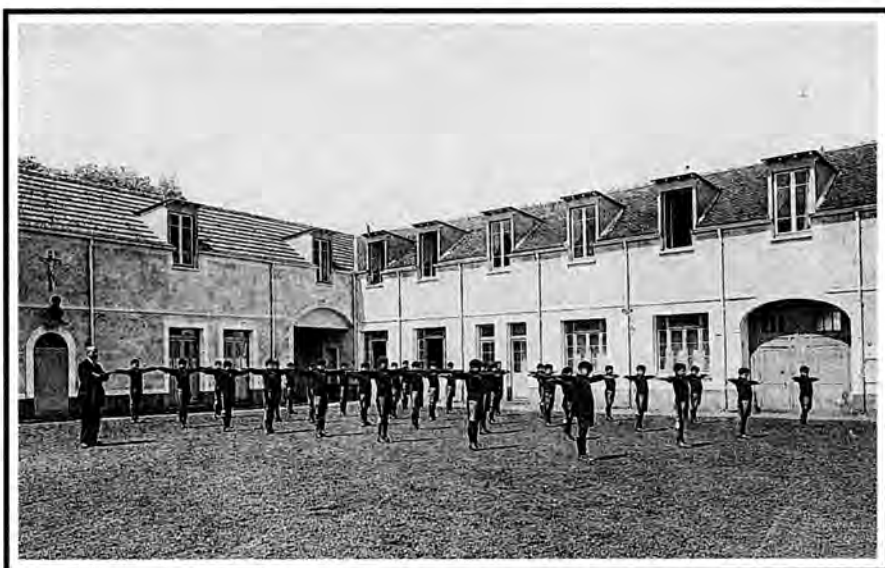
Non loin de là, à côté du pont du chemin de fer, René Bouzonie a vu lui aussi les avions tourner "comme s'ils suivaient la voie ferrée"; il pousse aussitôt à l'intérieur son épouse qui, ayant fini de servir le lait, se trouve sur le pas de la porte: "Rentrez vite, et fermez les volets; cette fois-ci, on va y avoir droit!"

Pourtant, rares encore sont ceux qui partagent ses craintes. Ainsi, Gérard Talon reste assis devant sa maison, avec ses voisins, et observe le passage des avions. Un peu plus loin dans la rue du Président-Poincaré, la grand-mère de Jacques Leroux conseille toutefois à son mari, qui arrose le jardin, de rentrer au plus vite; mais celui-ci refuse en haussant les épaules. Près du cimetière également, M. Emile Leveillé, le maréchal-ferrant, qui se détend après une journée laborieuse en s'affairant dans un terrain qu'il cultive à cet endroit, ne s'inquiète pas davantage.

Son fils Roger, qui a alors 17 ans, se trouve à Morcerf, où il travaille depuis le matin. Il voit passer les bombardiers qui se dirigent vers Tournan; mais il ne pense pas non plus un instant que sa famille puisse être menacée. Il prend pourtant le chemin du retour. Mais, à son grand étonnement, le train n'ira pas plus loin que Marles, et Roger devra continuer sa route à pied.

Simonne Moreau, qui a terminé ses courses en ville, se dirige tranquillement vers son domicile, Bld Duburcq. A la hauteur de la Laiterie Francès, elle rencontre Mme Desbleds, qui retourne en hâte chez elle, avec son bébé. Mme Moreau n'est pas particulièrement angoissée, à la différence de

La cour de l'Institution Saint-Vincent-de-Paul. A gauche, M. Sèle, le directeur, surveille ses jeunes élèves.



Mme Desbleds, qui presse le pas. "Je lui ait dit : "N'ayez pas peur, ce n'est pas pour nous !" raconte Simonne Moreau. Mais elle voulait absolument rejoindre son mari." Celui-ci se souvient aussi : "Nous avons déjà fait l'exode, dans des conditions périlleuses, et nous ne nous étions pas quittés. Elle pensait que rien ne pouvait nous arriver si nous étions ensemble..."

Quelqu'un d'autre pourtant s'alarme, et son intuition va sans doute sauver de nombreuses vies humaines : c'est le conducteur du train qui vient de Paris et qui, à cette heure, s'approche de Gretz. Dans les compartiments, les voyageurs, fatigués et accablés par la chaleur, savourent déjà la douceur de la soirée qu'ils vont passer, bien au frais, dans leur jardin. Le train est bondé, car, depuis quelques jours, il ne circule plus que trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi. Mais le cheminot a remarqué, au loin, les avions qui tournent au-dessus de Tournan. Il pense que la gare de Gretz va être à nouveau bombardée, et stoppe son train un peu avant le pont de Belle-Croix.

Les avions continuent en effet leur inquiétant ballet au dessus de la ville ; mais, maintenant, la DCA s'en mêle, d'une manière particulièrement violente, et dont l'intensité étonne les Tournanais, pourtant habitués à l'entendre. Au point même de surprendre aussi des témoins qui habitent près de la base aérienne de Villaroche, où est installée la défense allemande ; l'un d'eux a noté, ce jour là : "Vers 19 h, forte DCA..." Les petits flocons blancs caractéristiques éclatent dans le ciel tournanais, au milieu des avions.

Au Martray, Denise Mercier et ses futurs beaux-parents ont également le nez en l'air. Soudain, ils aperçoivent une épaisse fumée noire, qui semble venir de l'un des appareils. M. Vincey comprend alors que l'affaire devient sérieuse et se précipite, avec sa femme et la fiancée de son fils, "dans un semblant d'abri en briques creuses qui se trouvait dans la cour".

Rue du Président-Poincaré, M. Gabriel Talon identifie immédiatement cette fumée noire, qu'il a déjà eu l'occasion de voir : "C'est la fusée de bombardement !" s'écrie-t-il ; et tous se jettent à plat ventre sur le trottoir. Cette fusée atterrira, semble-t-il, derrière la quincaillerie Leredde, en plein cœur de la ville...

Dans son jardin, M. Marius Blot aperçoit lui aussi la fumée noire, puis, immédiatement après, les premières bombes qui se détachent des avions, si proches qu'il pense qu'elles vont tomber au milieu de ses fleurs. Aussitôt, il court se mettre à l'abri.

Non loin de là, immobiles au milieu de la rue de Provins, les deux garçons, Jacques Leroux et son camarade René Ducasse, remarquent aussi ce qu'ils estiment également être le fumi-gène destiné à donner le signal du largage des bombes. Tout de suite après, ils perçoivent un bruit aigu, à mi-chemin entre le grondement et le sifflement. "On a d'abord cru que c'était la chasse allemande qui fonçait sur les bombardiers. Erreur ! C'étaient les premières bombes qui tombaient !"

Un peu plus bas dans la rue de Provins, M. Charles Marin observe les avions de la fenêtre de l'office, tandis que les autres membres de la famille sont réunis dans la salle de billard ; il y a là notamment, outre le capitaine lui-même, sa fille Denise et son époux, M. Pierre Jourde, ainsi que les enfants de son autre fille, Bernadette, Jean-Paul Lebrun, 11 ans, son frère François, 8 ans, et le petit Hubert. Le témoignage du capitaine Marin est particulièrement précieux, car il a été noté "à chaud", dans un de ces petits carnets rouges qu'il remplissait quotidiennement, et qui nous a été communiqué par son fils, M. Christian Marin, absent alors de la maison familiale. A la date du 22 juin 1944, M. Charles Marin écrit : " Soudain, on entend comme un avion qui tombe sur la maison. Je crie "Couchez-vous !", et je m'aplatis sous la glace de la petite salle à manger, entre les deux fenêtres. Denise est à gauche de la cheminée, avec les enfants."

Devant le café du Centre, au coin de la rue de Provins et de la rue de Paris, un petit groupe scrute lui aussi le ciel. Il y a là M. et Mme Boyer, les propriétaires du café, leur petit fils Henri Durante et un habitué, Armand, qui travaille à la ferme de la Motte et est venu se détendre en ville après sa journée de labeur. M. Boyer a pris ses jumelles pour mieux voir ; il identifie les avions : "Ce sont des Américains !", s'écrie-t-il ; puis, soudain, sans que le petit Henri comprenne bien ce qui se passe, il prend sa femme et son petit-fils par le bras et les pousse à l'intérieur avec

son client. "J'ai eu le temps d'entendre un terrible sifflement, raconte Henri Durante, tellement puissant que toutes les vitres de la façade se sont brisées d'un coup ; puis, la porte de la cave s'est refermée sur nous."

Chez le maraîcher, Mme Beunas a fait, elle aussi, rentrer son fils Michel dès qu'elle a entendu les avions. Il y a avec elle une cliente, Mme Roth, venue payer des salades emportées la veille. Cette dernière s'inquiète : "Il faut vite que je rentre, car mon mari est seul à la maison." M. Gaston Roth, qui habite impasse du Moulin, est en effet atteint de surdité et, n'entendant pas le bruit, il peut ne pas s'inquiéter des avions.

Dès que Mme Roth est partie, Mme Beunas pousse Michel dans la chambre où son frère est alité, et le met lui aussi dans le lit. Couchée près d'eux, elle les prend dans ses bras. "Priez avec moi!", leur dit-elle ; et les deux enfants et leur mère entonnent, la voix tremblante, une litanie de "Je vous salue, Marie..."

En face, dans la rue des Fossés, Mlle Jacqueline Petz, une jeune fille de 20 ans, est revenue il y a peu de sa promenade allée d'Armainvilliers, où elle se trouvait en compagnie de son jeune voisin, Jacques Maréchal. Elle aurait bien continué à flâner sous les arbres, mais son camarade a absolument tenu à la quitter pour aller prendre sa leçon de français. Elle est donc maintenant en compagnie de sa mère et de sa grand-mère, dans la cour du garage de son père. Il y a là aussi Marcel Leveillé, l'autre fils du maréchal-ferrant, et Roger Crédeville qui, revenant avec son lait de la ferme Bouzonie, s'est arrêté pour bavarder. Tous regardent les avions. Bientôt, pourtant, M. Charles Petz, qui inspecte le ciel à la jumelle, s'écrie : "Rentrez vite vous mettre à l'abri !" Les trois femmes se précipitent à l'intérieur, tandis que les garçons s'abritent sous un petit hangar dans la cour.

A l'extrémité de la ville, Simonne Moreau continue calmement son chemin. Là encore, nous disposons d'un témoignage noté sur le vif, quelques jours à peine après le drame, dans une lettre accompagnée de photos qu'elle a adressée à son mari ; celui-ci s'étonne encore d'avoir reçu cette missive dans son camp de prisonniers : ce sera la dernière qui lui parviendra avant son retour, le 16 mai 1945. "Peut-être les censeurs allemands n'étaient-ils pas mécontents de nous faire savoir comment nos "libérateurs" traitaient nos villages !", estime-t-il aujourd'hui.

Mme Moreau écrit : "Tu as bien failli ne jamais revoir ta petite femme ! En effet, revenant de la poste, je montais la rue de la Gare. Normalement, j'aurais dû me trouver au niveau de la cidrerie Remise, en face du Bld Péreire, au moment même où une bombe est tombée dessus. Par bonheur, j'avais des papiers à remettre au Dr Paley, et je me suis arrêtée chez lui." Simonne Moreau se trouve donc sur le perron de la maison du Dr Paley ; elle a à peine le temps de sonner à la porte qu'un des fils du médecin lui ouvre et, la tirant "presque de force", la précipite dans l'escalier de la cave.

Un autre témoin passe au même moment devant la maison de M. Galice : c'est un personnage pittoresque, bien connu des Tournanais, une ancienne infirmière qui a "fait" la guerre de 1914-1918, Mme de Bouteiller. Dans ses Mémoires, elle a noté : "J'ai fait un bond sur le perron et je me suis jetée dans la cave. M. Galice, blanc comme un mort, s'y trouvait déjà, avec sa bonne, qui sanglotait". Il était temps ; une bombe tombe presque aussitôt en face de la maison...

L'employée de maison en larmes, c'est la jeune Andrée Fargis, aujourd'hui Mme Roger Leveillé, qui a alors 17 ans, et qui se souvient : "J'étais en train de faire cuire le dîner quand les avions sont arrivés ; je me rappelle même qu'il s'agissait de pâtes à la tomate ! Depuis plusieurs jours, j'avais préparé des valises contenant quelques objets de première nécessité, pour un cas comme celui-là ; j'ai eu tellement peur que je les ai oubliées à l'étage !"

Rue de Paris, près de la place du Jet d'Eau, M. Géralde, l'épicier, contemple encore le spectacle, visiblement peu pressé de rentrer chez lui. Soudain il se précipite vers sa boutique, non sans jeter au passage à M. Desbleds, toujours devant sa porte : "Rentrez vite, un avion a été touché, il va nous tomber dessus !"

Et il a raison ! L'épaisse fumée noire vue par de nombreux témoins était-elle, comme ils l'ont pensé, un fumigène destiné à indiquer aux avions qu'ils étaient bien sur la cible, ou l'impact d'un tir de DCA ? Toujours est-il que, là-haut, dans le ciel, un autre drame se déroule, parallèle à celui que va connaître notre ville.

C'est le Sergent Alvin Gibbons qui nous raconte son aventure, et elle mérite d'être rapportée ici, tout d'abord parce que la vaillance et le sang-froid de cet aviateur américain a sans doute évité à Tournan une catastrophe pire encore que celle qui va s'y dérouler dans les secondes qui suivent, ensuite parce que, dans l'ouvrage où est cité le témoignage du Sergent, on précise que "dans les annales de la 8e Air Force, on trouve d'innombrables exemples de courage et de nombreuses tentatives de retour à la base avec un avion en perdition. Peu, toutefois, égalent la bravoure et la persévérance montrées par le Sergent Alvin Gibbons". Et, enfin, parce que, levant un coin du voile, cette histoire démontre que c'était bien Tournan qui était visée par l'aviation alliée.

"C'était, raconte l'aviateur américain, durant une mission de bombardement de la gare de Tournan-en-Brie, près de Paris, le 22 juin 1944. Comme il approchait de sa cible, le 34e groupe fut accueilli par un barrage de DCA particulièrement précis. Je me trouvais dans la tourelle quand un obus, faisant mouche en plein dans le nez de mon Liberator, explosa..."

Le lourd bombardier est déséquilibré par l'impact et perd de l'altitude ; Gibbons se précipite vers l'avant, pour trouver le pilote et le co-pilote tous deux grièvement blessés. Ce dernier, ainsi que le navigateur, atteint lui aussi, pensant aussitôt que l'avion est perdu, se préparent à sauter en parachute. Poursuivant ses recherches, Gibbons ne tarde pas à constater que le bombardier a été tué sur le coup, et que le plancher de son compartiment n'est plus qu'un trou béant ; de l'autre côté, le mitrailleur est coincé dans son habitacle, et tente désespérément de se libérer. Alors, le sergent, qui possède, dit-il modestement, "quelques notions de pilotage", prend sa décision : avec l'aide du second mitrailleur, il arrache le pilote inconscient de son siège, et s'installe aux commandes. Mais il découvre alors que le gouvernail ne répond plus, que la majorité des instruments sont détruits et qu'un des quatre moteurs est arrêté... L'avion est sur le point de s'écraser !

Le Sergent Gibbons ne perd pas courage. Agissant sur les commandes encore efficaces, il s'éloigne de Tournan, mettant le cap sur sa base. La route est longue, et il faut traverser la Manche pour se retrouver en terre amie. A force de volonté et d'astuce, et après de longues péripéties, il réussira cependant à rejoindre l'Angleterre, où il se pose en catastrophe...

Pendant que le Sergent Gibbons parvient à empêcher l'écrasement de son appareil, au sol, on prend conscience de la situation. Cette fois, il n'y a pas à en douter, c'est bien sur Tournan que les bombes s'abattent ! Aussitôt, Jacques Leroux et René Ducasse courent se chercher un abri. Ce dernier se précipite dans le café de l'Hôtel du Sauvage, tenu par M. et Mme Gorsse, tandis que Gérard tente de trouver refuge dans la maison de M. Fessard, le bourrelier, sur le trottoir opposé. Il commence à gravir les deux marches qui y conduisent quand un formidable souffle l'arrache, le couche à terre et l'entraîne jusqu'au milieu de la rue, tandis que pleuvent sur lui des morceaux de bois, des gravats et des débris divers. Une épaisse poussière noire obscurcit la lumière du jour. Jacques ne peut plus bouger, mais il serre toujours dans sa main crispée les poignées de son cabas, et son précieux porte-monnaie...

Inconscient de la situation, boudeur, Gérard Durand est seul dans le salon de sa grand-mère. Puisqu'il ne peut pas sortir, il se résigne à aller chercher un jouet dans le meuble qui se trouve au fond de la pièce. Il vient à peine d'ouvrir le tiroir quand, soudain, l'obscurité s'abat sur lui. Il est complètement désorienté ; alors, il s'assied sur le sol, et attend...

Dans la maison d'en face, Mme Bader entend les premières bombes. Dans un réflexe instinctif, elle abandonne la confection de son gâteau pour protéger la petite Nicole de son corps...

A peine est-il rentré dans sa cordonnerie qu'Edouard Desbleds sent sa maison s'écrouler sur lui. Incapable de faire un mouvement, dans une obscurité totale, il a les jambes prises sous des masses qu'il n'identifie pas. Il entend son bébé pleurer, sa femme l'appeler, mais il ne les voit pas. "J'étais totalement immobilisé, mais, en même temps, protégé, sans doute par des chevalets qui

L'aventure du Sergent Gibbons

Et, soudain, l'obscurité...

soutenaient une de mes tables de travail. Je ne souffrais pas, mais j'étais très inquiet, car je voyais, traversant tout ce noir opaque, des débris incandescents et des étincelles qui retombaient sur nous. J'avais peur que tout ne prenne feu ! Il apprendra plus tard que ces flammèches sont celles qui proviennent de la quincaillerie Leredde, la maison d'en face, où un incendie s'est déclaré.

Au second étage, Mme Sené et la petite Jeanne, qui avaient d'abord regardé les avions des fenêtres donnant sur la rue de Paris, sont maintenant dans la pièce de derrière, sur la cour. Elles ont le temps de voir une énorme explosion, un peu plus à l'ouest, avant que tout ne s'écroule et qu'elles ne dévalent, dans l'obscurité qui s'est soudain abattue sur elles, la hauteur des deux étages, dans un mélange épouvantable de pierres, de poutres et de gravats...

Là-bas, loin de Tournan, dans le train arrêté en plein bois, les voyageurs regardent avec angoisse ce qui se passe dans le ciel. Impuissants, penchés aux fenêtres ou groupés sur les marche-pieds des portes qu'ils ont ouvertes, ils pensent à leurs proches et s'inquiètent, sans toutefois imaginer l'étendue du désastre, ni même penser que les bombes tombent sur Tournan. Pour eux, c'est une fois de plus la voie ferrée qui est visée, la voie ferrée sur laquelle se trouve justement ... leur train. Mme Bernadette Lebrun est dans ce train ; elle a avec elle son vélo, qui ne la quitte pas, parce qu'elle en a besoin à Paris, où elle réside, pour effectuer des achats en banlieue, comme à Tournan, où elle passe la fin de semaine, pour faire la tournée des fermes. "Ne restons pas là, s'écrie-t-elle ; le train va être bombardé !" Avec deux ou trois dames qui disposent, elles aussi, de leur bicyclette, elle descend du train et se met en devoir de pédaler vers Tournan. M. Marchal, lui, n'a pas de moyen de transport à sa disposition ; mais, bientôt, inquiet de ce qui se passe peut-être chez lui, il n'y tient plus : il saute du train, et se met à courir vers Tournan.

Des récits de tous les témoins, une grande constante se dégage : cette nuit plus que noire qui s'est abattue sur la ville, et qui mettra longtemps à se dissiper totalement. L'explication est sans doute à trouver dans le mode de construction des vieilles maisons briardes, où les pierres meulières sont maçonnées d'argile. C'est cette terre sèche, s'échappant en un instant des murs disloqués et s'élevant en un nuage dense de poussière, qui a caché le soleil, encore brillant à cette heure du jour, le plus long de l'année.

C'est elle aussi qui dégage l'odeur qui a frappé Gérard Durand et la jeune Jeanne Sené : une odeur humide, un peu malsaine, celle des vieux greniers ou des caves, où ils ne peuvent plus, ni l'un ni l'autre, pénétrer aujourd'hui sans que ces heures tragiques ne leur reviennent en mémoire.

D'autres témoins pourtant ont gardé le souvenir d'une tout autre odeur, celle, chaude et âcre, de la poudre ; une odeur qui se répand dans les rues de la ville et persistera longtemps. Le bruit, en revanche, semble avoir été occulté par ceux qui se sont trouvés au cœur du cataclysme. Aucun ne se souvient, entre le sifflement des premières bombes et, plus tard, les appels et les gémissements des victimes, d'un bruit caractéristique. Le choc semble avoir effacé l'audition. Ce sont les témoins qui se trouvaient alors à l'extérieur de la zone la plus touchée qui évoquent le sifflement des bombes qui tombent en rangs serrés, le fracas des impacts et le grondement des bâtiments qui s'écroulent.

Une minute d'éternité

Combien de temps tout cela a-t-il duré ? Malgré les nombreux témoignages, il est difficile aujourd'hui de le préciser. Selon son âge, ses occupations du moment, sa peur ou, au contraire, sa curiosité relativement exempte de crainte, chacun évalue différemment la durée de la période préliminaire, celle où les avions ont tourné au dessus de la ville. Mme Desbleds a eu le temps de rentrer chez elle et de monter à son appartement, Gérard Talon, celui de compter et d'identifier les avions, Simonne Moreau, de gravir en partie la rue de la Gare, Gérard Durand, de désobéir à sa grand-mère...

Les estimations varient entre dix minutes et un quart d'heure, ce qui semble plausible si l'on pense, avec René Bouzonie, que les avions ont suivi un moment la voie ferrée, vers l'est, avant de revenir sur Tournan, ce qui d'ailleurs a pu faire croire à certains qu'il y a eu deux vagues successives de bombardiers. Mais le temps n'a-t-il pas paru long aux habitants inquiets ?

Ce qui semble certain, en revanche, c'est la brièveté du bombardement lui-même : 30 secondes, une minute ou, peut-être, un peu plus ? Depuis Einstein, chacun sait que le temps est une dimension relative, et la sagesse populaire nous a par ailleurs appris qu'il "ne fait rien à l'affaire"... De plus, beaucoup ont dû attendre encore un moment à l'abri que le calme soit revenu...

René Bouzonie ne tarde pas, pourtant, à se retrouver dehors : un spectacle de désolation s'offre à lui. Son petit jardin, auquel il a consacré tant de soins, est entièrement retourné par les bombes ; le clapier qu'il a installé sous un petit auvent s'est envolé : il le retrouvera à plus de cent mètres dans la prairie. La toiture de sa maison a elle aussi été emportée, et des pavés provenant de la bordure du trottoir ont été projetés jusque dans le grenier ! La prairie elle-même est ravagée, et les bombes ont creusé partout des cratères. Les vaches, terrorisées, serrées les unes contre les autres, sont réunies en un petit groupe pétrifié ; aucune ne semble avoir été blessée, mais elles ont eu si peur que, le lendemain, elles ne donneront pratiquement pas de lait...

Le fermier dresse un rapide bilan, puis se dirige vers le pont du chemin de fer, qui a été touché, mais semble tenir debout. Il fait quelques pas encore et, soudain, il s'arrête, comme statufié. Devant ses yeux devraient s'étirer les façades familières de la rue de Paris, le panorama quotidien de Tourman. Mais ce n'est rien de tout cela qu'il découvre, sinon un paysage d'horreur qui le fige sur place : Tourman n'existe plus.

U ne nuit de larmes et de sang

Ce chapitre sera confus, à l'image de la confusion, de la stupeur et du désespoir qui vont s'emparer des Tournanais ; à l'image aussi des aventures individuelles, et des innombrables actes de dévouement qui auront lieu cette nuit là...

Dans la rue Georges-Clemenceau, la famille Marchal sort maintenant, avec prudence, de sa maison. Celle-ci a été touchée ; le perron de fer forgé est détruit, et Mme Marchal, blessée par des éclats de verre. Mais le petit François regarde surtout autour de lui, comme fasciné par le spectacle qu'il découvre. "C'était une vision lunaire, apocalyptique. Plus rien n'était pareil ! Impossible de reconnaître la rue tranquille qui avait été jusque-là mon univers. Il n'y avait plus un arbre debout. Le sol était raviné, creusé de cratères, jonché de décombres. La poussière flottait dans l'air, recouvrait tout..." Entre son domicile et la rue Paul-Hastier, on comptera douze de ces cratères !

Un peu plus haut dans la rue, Simonne Moreau et le Dr Paley quittent à leur tour la cave où ils se sont réfugiés. Elle jette un regard éberlué autour d'elle : "Quelques minutes auparavant, il y avait un grand arbre dans le jardin, superbe, en pleine végétation. Il était toujours là, mais il

L'impasse du Moulin,
entièrement ravagée...



n'avait plus une feuille ! Tout avait été emporté par le souffle, qui avait dû être terrible !" Terrible, il l'a été, au point de causer plusieurs morts ! Des témoignages de survivants viennent corroborer la puissance de ce souffle : ceux des personnes précipitées à terre, entraînées sur des distances parfois importantes ; celui de Gérard Durand, qui se souvient qu'il y avait, dans le salon, un verre à pied posé sur une table : "Plus tard, quand on est retourné chez nous, on l'a retrouvé, en éclats, complètement encastré dans le poste de radio, à l'autre bout de la pièce." Le thème des arbres dénudés revient,